

WINNARETTA SINGER,
PRINCESSE DE POLIGNAC

DU MÊME AUTEUR

Jean-Augustin Maydieu (1900-1955), Paris, Cerf, coll. « Mémoire dominicaine », 1998.

Stanislas Fumet : Lettres à une convertie. Correspondance avec Berthe Tygel, préface de Maurice Schumann, Paris, L'Harmattan, 2009.

Au Caffè Dinelli, Paris, Via Romana, 2012.

La Chasse pour les nuls, Paris, First, 2013.

La Nuit de Blankenfeld, Paris, Via Romana, 2015 (prix Charles-Oulmont).

La Beauté et la Grâce. Itinéraire d'un aristocrate européen, Paris, Lacurne, 2019.

Le Lapin de Pâques, Paris, Via Romana, 2021.

Le Salon vert. À l'Élysée, au cœur du pouvoir (avec Marie-Béatrice Baudet), Paris, Grasset, 2024.

Marie-Blanche de Polignac. La dernière égérie, Paris, Tallandier, 2024.

Souvenirs d'un vieil Autrichien, prince Alfons Clary und Aldringen, Paris, Lacurne, 2026.

David Gaillardon

WINNARETTA SINGER,
PRINCESSE DE POLIGNAC

La mécène du siècle

TALLANDIER

*À ma mère,
qui m'a donné le goût de lire et, partant, celui d'écrire.*

« Nous les élevons comme des saintes,
puis nous les livrons comme des bêtes. »

George Sand

« Si j'avais eu ta fortune,
je n'aurais jamais aimé les hommes. »

Liane de Pougy
à Natalie Clifford Barney

CHAPITRE PREMIER

La terre promise

Dans les premières années du XIX^e siècle, alors que l'Europe s'apprête à devenir un vaste champ de bataille, prélude à une incertaine Pax Napoleonica, un grand navire fend les flots de l'océan Atlantique en direction du Nouveau Monde. À son bord, outre le personnel d'équipage, des immigrants allemands venus pour la plupart de Hesse, du Palatinat et de Saxe. Pour la majorité d'entre eux assez jeunes, ils sont partis seuls ou en famille. Aucun d'eux n'a de fortune, et tous fuient quelque chose : les persécutions religieuses, la guerre ou la pauvreté.

La traversée durera six à huit semaines suivant que les vents seront favorables ou non. Les passagers n'ont pris qu'un aller simple : il n'y a pas de retour possible depuis ce grand inconnu. Ceux qui n'avaient pas les moyens de payer la traversée ont signé avec le capitaine un contrat dit « de rédemption ». À leur arrivée dans le port de New York, le capitaine les remettra à un patron, et celui-ci les emploiera gratuitement plusieurs mois durant, souvent plus d'une année, le temps de se payer lui-même et de rembourser en leur nom le capitaine du navire qui leur a assuré le passage.

À bord, le navire crisse, craque et se cabre au gré de la houle et du vent. Ceux qui ont une religion prient et implorent leur dieu de leur permettre d'arriver sains et saufs en terre promise. Combien sont-ils à s'entasser dans ce bateau d'une cinquantaine

de mètres de long : soixante ? quatre-vingts ? Ils constituent le « chargement supplémentaire » qui s'ajoute aux trois cents tonnes de fret que le navire transporte déjà. Le capitaine, toujours lui, ne leur doit que l'eau potable, laquelle leur est d'ailleurs sévèrement rationnée. Les passagers sont tenus de disposer de leur propre matelas, vaisselle et nourriture.

Durant la journée, chacun s'occupe comme il peut : on se scrute, on s'observe, chacun guettant sur l'autre les stigmates d'éventuelles maladies contagieuses. On joue aux cartes mais on reste entre soi : comment ces passagers allemands pourraient-ils se comprendre, de toute façon ? Chacun parle son dialecte...

Ils ne le savent pas mais certains d'entre eux n'atteindront pas l'Amérique : en raison des naufrages, des maladies et des accidents, on meurt souvent durant la traversée. Rien que pour la décennie 1830-1840, et malgré les progrès de la marine transatlantique, on dénombrera encore 7 000 à 8 000 décès¹. Ces immigrants allemands constituent un apport considérable pour la population américaine, majoritairement britannique. Au cours du XVIII^e siècle, 200 000 Allemands émigrent dans les colonies d'Amérique, se fixant généralement en Pennsylvanie, non loin de leur port d'arrivée, New York, où ils représentent bientôt un tiers de la population.

À bord de ce navire qui, lui, parviendra à destination sans difficulté se trouve un jeune homme âgé de 16 ans environ. Il est originaire de Saxe et se nomme Adam Reisinger². Cadet de sa fratrie, il a décidé de quitter sa famille dont il ne souhaitait pas partager la pauvreté plus longtemps, conscient que le maigre héritage paternel irait à son frère aîné. Ravagées quelques décennies plus tôt par la guerre de Sept Ans, qui les a laissées exsangues, les terres de la Saxe n'ont plus rien à offrir aux pauvres laboureurs qui s'échinent à les travailler.

Adam a échappé au système de la rédemption : il semble que son père lui ait donné la part qui lui revenait du maigre patrimoine familial – c'est du moins ce qu'assure la tradition,

pieusement transmise par ses descendants jusqu'à aujourd'hui. À peine débarqué de New York, on le retrouve manœuvre mécanicien, travaillant dans des scieries, allant de chantier en chantier partout où l'on a besoin de bras.

Arrêtons-nous un instant sur son patronyme car il va bientôt en changer : Reisinger. Un nom propre encore assez répandu aujourd'hui en Allemagne comme en Autriche. Il a plusieurs significations : en yiddish, pour les membres de la communauté juive, il désigne le chantre d'une synagogue³. Dans les familles catholiques ou luthériennes, il peut qualifier un soldat itinérant, un mercenaire, mais aussi celui qui habite près des forêts et travaille le bois. Quoi qu'il en soit, on change de patronyme quand on construit sa légende, et celle des Singer ne fait que commencer...

Naissance d'une dynastie

Installé à Pittstown, en Pennsylvanie, où il apparaît dans le recensement de 1800, Adam a modifié son patronyme initial de Reisinger en Singer. Il s'est marié avec une certaine Ruth Benson⁴. Elle appartient à une famille d'origine hollandaise et de confession protestante, ce qui semble écarter l'hypothèse d'une appartenance des Singer à la communauté juive. Grâce à des recherches généalogiques récentes, on connaît bien la belle-famille d'Adam, et notamment son beau-père, Joël Benson : durant la guerre d'indépendance américaine, celui-ci a fait le choix de combattre du côté des Insurgés contre les Britanniques.

Située à un peu moins de trois cents kilomètres au nord de la ville de New York, Pittstown, dans le comté de Rennselaer, n'est à l'époque qu'une bourgade tranquille et rurale. Récente, la ville a été créée sous George III, en 1761, et baptisée en l'honneur de William Pitt, Premier ministre de Grande-Bretagne et premier comte de Chatham. C'est là que naît, le 27 octobre 1811,

le huitième enfant du couple formé par Adam et Ruth : Isaac Singer. L'entente entre Adam et son dernier fils ne semble pas avoir été bonne. Adam Singer – au dire de son fils – avait un caractère difficile. Un fait qui ne restera pas sans conséquence sur le destin de cette famille pourtant chargée d'enfants.

Ruth Benson quitte le foyer conjugal alors qu'Isaac est encore assez jeune. Elle est rapidement remplacée mais Isaac ne s'entend pas plus avec son père qu'avec sa marâtre. À 12 ans, muni d'un maigre bagage intellectuel mais doté d'un esprit curieux et doué de réelles qualités manuelles, il quitte à son tour sa famille. Pour toujours⁵.

Malheureux à la maison, désœuvré (il avouera ne pas être allé souvent à l'école du village), Isaac est un enfant assez indépendant de caractère, un gamin qui bat la campagne de la Nouvelle-Angleterre très rurale où vivent encore à l'époque quelques communautés autochtones, notamment les Outaouais et les Algonquins. Cette communion avec la nature et ces échanges avec les peuples autochtones le marqueront durablement.

Pour avoir quitté le toit familial, Isaac Singer se retrouve à 12 ans maître de son destin. Il lui faut désormais lutter pour sa survie. L'enfant, habile de ses mains, volontaire et courageux, travaille à son tour comme manœuvre sur un chantier près du lac Érié, dans la ville de Rochester, à l'ouest de l'État de New York. Sans doute y a-t-il déjà chez lui quelque chose de cette énergie dont il fera preuve toute sa vie puisque c'est dans une école locale qu'il apprendra le métier de mécanicien⁶, tout en ayant un emploi à côté.

La vie quotidienne en ville est bien plus passionnante que celle que l'adolescent avait connue jusqu'alors. Cité commerçante et prospère, Rochester est en pleine expansion. Elle doit son essor économique à son exceptionnelle position géographique de carrefour entre New York et l'Atlantique d'une part, les Grands Lacs et les Grandes Plaines fertiles de l'autre. Moulins,

scieries, fabriques et manufactures en tout genre y proposent de l'emploi. Chacune de ces petites entreprises bruisse de l'écho des machines qu'on y installe. Principale productrice de farine de blé de tout le pays, la ville sera bientôt surnommée « Flour ("farine") City ».

Les années passées par Isaac à Rochester en font un témoin des changements que la révolution industrielle introduit alors aux États-Unis dans la production et les échanges. Dès le moment où il est nanti de son diplôme de mécanicien, il lui appartient de quitter le statut de simple observateur pour devenir à son tour un acteur des bouleversements économiques de son temps. Il lui faut d'abord entrer comme apprenti chez un patron qui le fera travailler sans le rétribuer mais le logera chez lui, et pourvoira à ses besoins. Paternaliste, ce système ne peut que déplaire à un jeune homme épris d'indépendance et jaloux de sa liberté. Après quelques mois seulement passés sous le toit de son employeur, il le quitte brusquement. Isaac est-il inconscient ? Est-il simplement une tête folle qui croit avoir tout compris tout de suite et ne veut suivre aucun conseil ? Ou bien est-il de cette trempe dont on fait les génies et les bâtisseurs d'empire ? Impossible de trancher à cette époque encore, mais ce qui est certain, c'est que le jeune homme ne doute de rien, et surtout pas de lui.

Quelques années encore et, en 1830, âgé de 19 ans, Isaac Singer épouse Catherine Marie Haley. Elle n'a que 15 ans. Ce mariage, qui donne davantage l'impression d'un coup de tête que d'un acte mûrement réfléchi, échoue. Là encore, le jeune mari quitte le foyer conjugal, abandonnant femme et... enfant.

Sur les routes

C'est que le jeune mécanicien a décidé de devenir comédien. Il fonde une troupe qu'il baptise modestement les

« Merritt Players ». Troupe de comédiens itinérants qui pendant près de dix ans vont se produire dans les différents comtés de l'État de New York, installant leurs tréteaux au milieu des places publiques, dans les auberges et jusque dans les granges. Isaac porte beau, il a un faible pour les costumes d'époque qui mettent sa silhouette en valeur. Il y a chez lui une assurance qui ne laisse pas indifférent le sexe opposé. Ce ne sera pas sans conséquence.

Bien qu'il soit toujours marié à Catherine Marie Haley, le comédien est en effet tombé amoureux d'une des comédiennes de sa troupe, Marie Anne Sponsler, avec qui il s'est mis en ménage. Malheureusement, les Merritt Players ne rencontrent pas le succès espéré et le doute finit par s'installer parmi les comédiens, lassés de cette vie d'errance, de voyages sur des routes poussiéreuses en carriole et de salles vides. Isaac Singer se fait une raison : il faut dissoudre la troupe et retourner à son premier métier, celui de mécanicien. Qu'importe, l'homme est positif : cette expérience de baladin l'a enchanté. Il a compris qu'il plaisait – au public féminin notamment – et il a découvert qu'il pouvait être convaincant. Il a de la voix, une voix de stentor, et sait passer sans effort du registre du rire à celui de la menace.

Ce n'est pas un hasard si son rôle préféré est celui de Richard III dans la pièce éponyme de William Shakespeare. Isaac est également servi par sa taille. Adulte, il est devenu un homme corpulent et de grande taille : il mesure ainsi plus d'un mètre quatre-vingts. Sa chevelure rousse, abondante et soignée, contribue, elle aussi, à le faire remarquer⁷. Incontestablement, c'est davantage par son apparence physique, sa capacité de séduction et son assurance que le chef de la troupe des Merritt Players plaisait en tant que comédien.

S'il est un coureur de jupons avéré, Isaac fait preuve également assez tôt d'un cynisme qui, des années plus tard, lorsqu'il sera devenu un homme riche et célèbre, fera le bonheur des

journalistes et la fortune des avocats. Alors qu'il est toujours marié à sa première épouse, Catherine Haley, Isaac vit désormais avec Marie Anne Sponsler à qui il fait huit enfants et à qui il ne cesse de promettre le mariage. Il lui demande simplement de patienter le temps qu'il ait les moyens de payer les frais de procédure liés à un divorce⁸.

La réalité est tout autre : à la faveur des tournées itinérantes des Merritt Players, Isaac a revu sa femme légitime et a renoué avec elle. Celle-ci semble lui avoir fait bon accueil puisque le couple a bientôt un petit garçon, né en 1837. Mieux, même, Isaac a fait le choix de revenir sous le toit de son épouse, à New York, abandonnant cette fois Marie Anne Sponsler. La pauvre n'a eu d'autre choix que de rentrer chez ses parents, à Baltimore, flanquée de ses huit enfants⁹. Mais ce système ne satisfait pas Isaac longtemps : à peine est-il revenu à New York chez Catherine que Marie Anne lui manque. Il la fait donc bientôt discrètement revenir auprès de lui, l'installant à un bloc d'immeubles de celui qu'il occupe avec son épouse.

Être bigame coûte cher, et Isaac n'a pas d'argent : le théâtre ne rapporte pas, et son métier de mécanicien, quand il retrouve un emploi, ne lui suffit pas pour entretenir deux foyers. La misère est le quotidien de ses proches qui s'entassent dans des appartements sordides et qui connaissent la faim. Pourtant, Singer a toujours foi en lui. Cet observateur attentif des progrès de l'industrie de son temps ne peut s'empêcher d'étudier de près une machine chaque fois qu'il en voit une nouvelle. Et toujours, il cherche le moyen de l'améliorer.

La région de Rochester est à l'époque en pleine expansion économique : des ingénieurs y recherchent le moyen de percer un canal qui permettrait de relier le lac Érié à l'Atlantique et de transporter ainsi le charbon des mines de Pennsylvanie par voie fluviale. La grande affaire qui occupe les entrepreneurs de la région est de trouver le moyen de percer la roche, à une époque où la dynamite est encore inconnue. Isaac Singer s'intéresse

lui aussi à cette question¹⁰. Bientôt, il conçoit une « machine à perforation » (ou excavatrice) dont il dépose le brevet en 1839, avant d'en vendre les droits pour 2 000 dollars, soit l'équivalent de six ans du salaire annuel d'un mécanicien¹¹.

La petite fortune amassée grâce à son ingéniosité est vite dépensée : les dettes à rembourser, ses deux familles à entretenir et quelques autres dépenses l'ont engloutie. Qu'importe, Singer a prouvé qu'on pouvait avoir foi en son talent. Il décide bientôt de concevoir une machine à graver les caractères d'imprimerie, sur le bois comme sur les métaux, chose alors inédite. Il lui manque toutefois le capital nécessaire pour concevoir un prototype puisqu'il ne reste rien de la vente de son précédent brevet. Sa force de conviction et sa capacité de séduction vont, une fois encore, agir.

En 1849, alors qu'il vient de déposer le brevet de sa deuxième invention, il parvient à intéresser un investisseur à son projet, un homme qui comprend tout l'intérêt de l'appareil : faire gagner un temps précieux en matière de gravure industrielle. Malheureusement, le prototype de cette machine est détruit lors d'un incendie qui survient dans l'entrepôt où il était exposé¹².

Isaac Singer voit ses espoirs anéantis. Il ne percevra par ailleurs aucun dédommagement pour la perte du prototype de sa machine à graver. Qu'à cela ne tienne ! Se souvenant qu'il a eu le temps de présenter le prototype en question à un entrepreneur de Boston, il parvient à le convaincre de l'aider à en construire un second. Un accord est trouvé : Isaac reçoit une petite somme contre les droits de son brevet, il se voit également promettre un intéressement sur la vente de la graveuse mécanique si d'aventure celle-ci intéresse des imprimeurs¹³.

Hélas, le prototype ne séduit aucun investisseur et l'affaire semble compromise. Paradoxalement, c'est de cet échec que va naître le succès, et d'une troisième et dernière invention que la fortune – énorme et d'un montant jusqu'alors jamais vu en Amérique – va surgir.

La chance, enfin

Durant les heures passées à attendre un éventuel acheteur pour sa machine à graver, là où elle était exposée, à Boston, l'attention d'Isaac a été attirée par un lot d'une centaine de machines à coudre stockées à l'étage par le propriétaire des lieux, machines abandonnées au motif que la plupart étaient inutilisables car trop fragiles : l'aiguille cassait régulièrement. Voyant là un nouveau défi à résoudre, Isaac s'est aussitôt intéressé au mécanisme de l'une d'entre elles, cherchant à comprendre la nature du problème¹⁴.

La machine à coudre a été inventée par le Français Barthélemy Thimonnier, lequel en a déposé le brevet en 1830. Tout au long des années qui ont suivi, chacun a essayé, un peu partout dans le monde, d'en perfectionner le mécanisme. Aucune machine à coudre ne remplissait son office : le fil ne cessait de rompre et l'aiguille de casser. En 1834, un Américain du nom de Walter Hunt a eu l'idée d'ajouter une navette permettant de coudre avec deux fils. Douze ans plus tard, un de ses compatriotes, Elias Howe, a eu l'intuition d'une aiguille placée à la verticale et ayant l'œil près de sa pointe. L'aiguille conduit un fil à travers l'étoffe pour former une boucle dans laquelle une navette à mouvement rectiligne vient, en la traversant, déposer un second fil¹⁵.

Isaac Singer, en perfectionnant le mécanisme de ses prédécesseurs, va apporter la dernière brique à l'édifice au point d'apparaître comme LE créateur de la machine à coudre qu'il n'est pas. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice qu'il n'a jamais cherché à le faire croire. Pour faire simple, disons que la machine à coudre brevetée Singer ne fonctionne qu'à un seul fil et avec une seule aiguille. S'il reprend le procédé de Hunt – l'idée d'une aiguille verticale dont l'œil est percé tout en bas, près de sa pointe –, et s'il laisse le fil se dévider depuis une bobine placée au sommet de la machine, Singer a ajouté un dispositif qui s'actionne

automatiquement au moment où l'aiguille remonte de l'étoffe. Le fil que l'aiguille retire de la bobine s'ouvre en une boucle dans laquelle s'engage un crochet horizontal qui se retire instantanément. En même temps que l'aiguille remonte, le crochet entraîne la boucle formée de manière que cette dernière, elle, ne puisse remonter. En se reproduisant à l'infini, ce mouvement permet une couture rapide et solide¹⁶.

En quelques jours seulement, dans son atelier de Boston, Isaac Singer vient de rendre enfin possible la couture à la machine. Désormais, corsets, gilets de flanelle, bottines ou bien encore articles de sellerie, tout un pan du quotidien des femmes, encore confinées à l'époque au seul espace domestique, va évoluer. L'image qui circulait depuis des siècles dans l'inconscient collectif comme dans l'iconographie de la « femme qui coud assise à sa fenêtre » va changer. Grâce au temps qu'elles vont gagner sur cet asservissement qu'était la couture – on estime en effet que la machine Singer permet une productivité vingt fois supérieure à celle d'une couturière¹⁷, les femmes vont pouvoir se tourner vers d'autres activités et entamer leur quête d'émancipation.

Restait à déposer le brevet de cette nouvelle invention. C'est chose faite à la fin de l'année 1850. Isaac, qui semble n'avoir pas renoncé à ses prétentions théâtrales, y apparaît avec son nom d'artiste : Isaac « Merritt » Singer. Mais, coup de théâtre, sitôt le brevet enregistré, Singer se retrouve traîné en justice par un certain Elias Howe. L'homme en question l'accuse de contrefaçon : il avait lui-même déposé un brevet quatre ans plus tôt pour une machine à coudre qui fonctionnait *elle aussi* avec une seule aiguille à œilleton. Il s'agit là d'une querelle d'experts, et à regarder de près, le perfectionnement apporté par Merritt Singer est plus abouti. Qu'importe : Howe est couvert par l'antécédence de son brevet. Devant les juges, Isaac n'a aucune chance.

L'affaire va traîner durant plusieurs années et c'est un chevalier blanc qui va sauver Singer d'une ruine certaine. Informé par

la lecture de la presse, qui fait ses choux gras de cette « guerre des machines à coudre », un avocat d'affaires fortuné du nom d'Edward Clark lui propose sa médiation. Les deux hommes se connaissent : Clark avait déjà prêté de l'argent et prodigué ses conseils à Singer lorsqu'il s'était agi de déposer un précédent brevet. Son conseil est le suivant : transiger avec Howe qui ne lâchera pas, et lui proposer un pourcentage sur chaque machine à coudre Singer vendue. La proposition est acceptée par les deux parties.

Assurer l'avenir

Reste à construire la première usine de fabrication : là encore, c'est Clark qui avance les fonds, et les deux s'associent, chacun détenant 50 % des parts de l'entreprise Singer. L'association avec Clark permet aussi de faire connaître la fameuse machine à coudre qui va bientôt conquérir le monde. Dès 1851, la machine reçoit une médaille d'or de l'American Institute¹⁸, et en 1855, présentée à l'Exposition universelle de Paris, elle reçoit à nouveau une médaille d'or. C'est là une publicité inespérée pour cette machine dont chacun entend soudain parler¹⁹.

Ayant désormais dépassé la cinquantaine, Isaac Merritt Singer – le patronyme sous lequel il sera désormais à jamais connu – n'entend pas passer son temps à gérer l'entreprise qui fabrique ses machines à coudre. En 1865, il s'entend avec Clark pour transformer la Singer Manufacturing Company en société anonyme dont il détiendra 40 % des actions. Le voici libre et riche, immensément riche.

Mais s'il a l'œil pour la mécanique et l'ingénierie, Singer n'a aucune ligne directrice pour l'aider à gérer de manière aussi avisée sa vie privée. Seuls ses sens semblent le guider, et maintenant qu'il est devenu un homme riche et en vue, la presse ne va plus le lâcher. Alors qu'en 1860 il a divorcé de Catherine

Haley²⁰, sa première épouse qui lui avait donné deux enfants, il a continué à vivre avec Marie Anne Sponsler et leurs huit enfants, tout en « invitant » d'autres femmes à partager sa vie. On en connaît au moins deux : Marie Walter, qui lui a donné une fille, et Marie Mac Gonigal, avec qui il a eu cinq autres enfants.

Ainsi, véritable Sardanapale, Singer est-il le père de seize enfants connus, dont deux seulement sont issus d'une union légitime. Dans la société conservatrice de l'époque, on fuit ce nouveau riche dont on murmure qu'il n'hésite pas à regarder ses usines comme autant de harems, et ses ouvrières comme autant de proies.

Il faut porter au crédit du nouveau millionnaire qu'il assume chacune de ses liaisons – du moins celles qui sont officielles – et qu'il a à cœur de réunir sous son toit toute sa progéniture. Véritable patriarche, celui qui aurait voulu qu'on se souvienne de lui comme de Richard III et que ses contemporains regardent plutôt comme un Falstaff n'oublie pas que ses seize enfants ont partagé sa misère durant leurs premières années. Quant à ses compagnes, pourvu qu'elles ne demandent pas le mariage, le vieux débauché pourvoit à tout...

La société new-yorkaise au milieu de laquelle Isaac Merritt Singer a choisi de vivre est encore formée d'un cercle très fermé, fortement imprégné des principes religieux issus du puritanisme. Les vieilles familles hollandaises arrivées à l'époque où la ville s'appelait « New Amsterdam », les Stuyvesant ou les Van Rosenvelt (qui changeront plus tard leur nom en Roosevelt), y forment une aristocratie toute-puissante dont les représentants mâles se retrouvent au Knickerbocker Club, équivalent américain de notre Jockey.

Cette société du vieux New York commence tout juste à intégrer de nouvelles fortunes, représentées pour l'essentiel par d'anciens colons britanniques, plus rarement par des descendants d'immigrés allemands. En s'agglomérant les unes aux

autres, ces nouvelles fortunes vont dessiner les contours de cette haute société new-yorkaise des vingt dernières années du XIX^e et de celles du début du XX^e siècle, le fameux *Gilded Age*. Ses représentants sont plus connus du grand public : les Vanderbilt, Astor, Frick et autres Morgan, pour ne citer qu'eux. C'est la dilution de cette seconde société dans la première que la romancière américaine Edith Wharton décrit dans ses *Souvenirs*, l'ayant observée grâce à ses propres origines familiales quand elle-même était adolescente²¹.

Autant dire que, pour un coureur de jupons comme Isaac Merritt Singer, ce *new money* qui a choisi d'habiter sur la Cinquième Avenue, et se promène dans les rues en conduisant lui-même une énorme calèche, couleur jaune canari, suffisamment vaste pour transporter une petite fanfare, les chances de s'intégrer sont nulles...

CHAPITRE II

Quand on aime, on ne compte pas

Septembre 1861. Un autre navire effectue la traversée de l'Atlantique, mais cette fois en sens inverse : de l'Amérique vers la vieille Europe. À son bord, celui qui est en passe de devenir l'homme le plus riche d'Amérique. Snobé par la bonne société new-yorkaise, il a décidé de partir pour Paris. Lui qui voyage en cabine de luxe et pour qui l'équipage est aux petits soins pense-t-il alors à la traversée effectuée un peu plus d'un demi-siècle plus tôt par son père, Adam Reisinger ?

Ce n'est pas certain car il a l'esprit ailleurs. Ce qui le préoccupe, ce n'est pas la guerre de Sécession, qui a éclaté en avril de cette même année : en « offrant » mille machines à coudre fabriquées par ses usines à l'armée de l'Union, Isaac Merritt Singer estime avoir fait son devoir. Ce qui le soucie, ce sont les possibles conséquences judiciaires que la campagne de presse dont il fait l'objet pourrait entraîner. Les journaux le haïssent, et c'est à celui qui parviendra à publier les détails les plus sordides sur les mœurs de ce capitaliste débauché¹. On parle d'ouvrières qu'il aurait séduites puis contraintes d'avorter et de prostitution.

Comme si cela ne suffisait pas, l'une de ses quatre compagnes, Marie Anne Sponsler, est allée se répandre dans la presse après avoir été frappée par Singer. Elle a réclamé son arrestation. Aussitôt, le *Frank Leslie's Illustrated Weekly*, un hebdomadaire

lu par un demi-million de personnes aux États-Unis, s'en est fait l'écho².

L'image que l'opinion publique est en train de façonner est celle d'un séducteur sans scrupule, d'un comédien d'opérette, sensuel et cynique, celle d'un homme qui peut aussi bien se montrer brutal avec son personnel ou ses associés qu'avec ses compagnes³. Portrait peu flatteur en vérité qui ne manquerait pas d'influencer les juges si d'aventure Singer était traduit en justice.

À Paris, ville lumière

Le séjour d'Isaac en Europe comprend la visite de plusieurs pays, dont la Grande-Bretagne. Mais c'est la France et Paris qui en constituent le point d'orgue. On est alors au beau milieu du Second Empire, depuis plusieurs années la France de Napoléon III s'industrialise à grande vitesse et ce capitalisme naissant, comme aux États-Unis, a fait surgir de nouvelles fortunes. Il s'accompagne d'une vie artistique et intellectuelle brillante. On veut s'amuser, et toute une vie de plaisir, si bien décrite par Meilhac et Halévy dans le livret de l'opérette d'Offenbach *La Vie parisienne*, s'offre à qui en a les moyens : riche touriste étranger, gentilhomme de province de passage dans la capitale ou bourgeois en goguette.

Alors qu'il séjourne à Paris, Isaac Merritt Singer fait la connaissance d'une fort jolie jeune femme, Isabelle Boyer. Si son père, Louis, est français, sa mère, née Pamela Lockwood, est d'origine britannique. Quand Singer la rencontre, Isabelle, qui est née le 17 décembre 1841⁴, a 21 ans. Majeure aux yeux de la loi française, elle vit cependant encore chez ses parents rue de Monceau, avec sa sœur, Jane.

L'adresse semble prestigieuse car le quartier de la plaine Monceau est alors l'un des plus élégants de Paris mais, en y

regardant de plus près, les riches hôtels particuliers qui le bordent aujourd'hui encore, et qui ont été bâtis par les Heine, les Murat, les Vernes ou les Mallet, datent de la fin des années 1860, voire des années 1880. Quand les Boyer y résident, l'adresse n'indique donc pas forcément encore un statut social élevé.

Mais alors, qui sont ces gens ? Dans un acte d'état civil lié à un événement qui surviendra plus tard dans la vie d'Isabelle⁵, son père est dit « gentilhomme », mais là encore la réalité est tout autre. Les Boyer ont peut-être appartenu à la bourgeoisie quelques décennies plus tôt, mais pas à l'aristocratie. Les biographes d'Isaac Merritt Singer ne s'accordent pas sur la profession du père d'Isabelle à l'époque où a lieu la rencontre : certains le disent confiseur, d'autres tavernier. Il est en revanche certain qu'il vit séparé de son épouse. Il semble que ce soit en raison de leurs convictions religieuses respectives : Louis est catholique et Pamela protestante.

Et qui est leur fille Isabelle ? Elle est indéniablement fort belle : les portraits peints et photographiques qu'on conserve d'elle, bien que postérieurs à sa rencontre avec Singer, le confirment. Elle possède en outre ce qu'on appelle alors une « jolie tournure » et de beaux cheveux blonds qu'elle garde très longs. On lui prête également un certain tempérament, de la répartie et un goût prononcé pour la musique. En raison de la double nationalité de ses parents, et tout comme sa sœur Jane, Isabelle Boyer est par ailleurs parfaitement bilingue. Tout porte à penser que celle qui a su séduire le sensuel Isaac se voyait elle-même comme une vraie beauté. À la fin de sa vie en effet, faisant construire son caveau au cimetière de Passy, elle choisira d'en orner le fronton d'un médaillon qui la montre de profil, et fera placer à l'intérieur un buste de marbre blanc la représentant les cheveux retenus, les épaules dénudées et le corsage garni de fleurs⁶.

Pour le reste, du haut de ses 21 ans, Isabelle Boyer est loin d'être une oie blanche. D'une liaison avec un certain Charles

David, elle a eu en mai 1861 – soit un an avant sa rencontre avec Isaac – une fille que le père n’a pas reconnue. La mère d’Isabelle s’est alors chargée de placer l’enfant, prénommée Émilie Jeanne Victoria, chez les sœurs du Saint-Sacrement, au 76, rue du Rocher, à Paris⁷. On n’y a plus songé ensuite.

De quoi vit Isabelle ? Peut-être des métiers de la galanterie : Charles David semble être un homme riche. Quand survient en effet un procès entre les deux ex-amants pour la garde de la petite Émilie, c’est l’un des plus grands avocats de Paris, Jules Favre, bâtonnier de l’ordre et chef de file de l’opposition républicaine, qui se charge de défendre ses intérêts⁸. Ce qui est sûr, c’est qu’Isabelle Boyer doit en tout cas trouver en dehors du cercle familial de quoi assurer son quotidien.

Quant à sa profession, là encore, les biographes d’Isaac Merritt Singer divergent. Certains la disent mannequin chez un grand couturier, ou modèle pour peintre (confirmant ainsi sa réputation de grande beauté), d’autres, plus prosaïquement, assurent qu’elle est vendeuse dans une boulangerie, rue de Washington. La presse, chaque fois qu’elle fera ses choux gras des scandales liés à la vie privée des Singer, retiendra la troisième hypothèse⁹.

Quoi qu’il en soit, dès qu’il la rencontre, Singer a le coup de foudre. La différence d’âge est là : Isaac a trente ans de plus qu’Isabelle, mais l’un et l’autre sont d’un tempérament qui les pousse à mépriser les conventions. Dans un Paris bien moins puritain que ne l’est New York, il en fait aussitôt sa maîtresse. Quelques mois seulement après leur rencontre, la jeune femme est enceinte.

Aussi libéral que Paris peut l’être, Singer n’y demeure pas moins un riche étranger en villégiature : tôt ou tard, il lui faudra rentrer aux États-Unis où l’appellent ses affaires et où la presse le guette. Avec le pragmatisme qui est le sien, il convainc Isabelle Boyer de partir avec lui pour l’Amérique. Dans les premiers mois de 1863, le couple traverse l’Atlantique pour s’installer dans l’hôtel particulier de la Cinquième Avenue où

Singer résidait avant son voyage en Europe. Toutefois, soucieux d'échapper au scandale contre lequel ses hommes de loi ne cessent de le mettre en garde, il s'essaie à remettre un semblant d'ordre dans sa vie privée. Quelques années plus tôt, il a divorcé de sa première et seule épouse officielle, Catherine Haley, mais Marie Anne Sponsler, avec laquelle il a vécu « maritalement » si longtemps et qui se faisait appeler « Madame Singer », ne cesse de le harceler.

Une transaction financière permet de calmer le jeu et d'éviter tout tapage. Le 13 juin 1863, Isaac Merritt Singer peut ainsi épouser légalement Isabelle Boyer. Le mariage a lieu dans la paroisse de Saint John's in the Village, une belle église de style néogrec qui a été détruite par un incendie en 1971. Si le mariage est boudé par la bonne société new-yorkaise, plusieurs des enfants des différentes compagnes de Singer y sont présents : avec un géniteur aussi riche et aussi fantasque, il convient de ménager l'avenir.

Un mariage fécond

Yonkers. Située au nord de la ville de New York et bordée par la rivière Hudson, la bourgade jouxte le quartier du Bronx. C'est là qu'après leur mariage Singer et sa femme, prenant acte qu'ils seront toujours ostracisés par leur voisinage de la Cinquième Avenue, décident de s'installer. Dans cette première moitié des années 1860, Yonkers compte moins de dix mille habitants mais elle n'est pas dépourvue d'attraits. Elle est la première ville des États-Unis à bénéficier de l'éclairage public, et le chemin de fer y passe. Elle offre également l'avantage d'être verdoyante et encore peu densément bâtie. On y trouve donc de larges parcelles de terrain à acheter sur lesquelles on peut ensuite faire bâtir une maison de maître. C'est ce que compte faire Isaac Merritt Singer.

Fidèle à sa réputation de mégalomane, et totalement indifférent au qu'en-dira-t-on, le millionnaire se fait bientôt construire une immense bâtisse, qu'il baptise pompeusement « The Castle ». Ce château doit servir d'écrin à la famille qu'il est en train de fonder avec Isabelle. La jeune femme, qui portait un enfant de Singer quand elle l'a épousé, a accouché d'un garçon, aussitôt prénommé Mortimer.

Deux ans plus tard, le 8 janvier 1865, c'est une petite fille qui naît à son tour, elle est prénommée Winnaretta. Pour le moins original, ce prénom, qui semble bien avoir été créé pour elle par son père, aurait été inspiré à ce dernier par le voisinage qu'il a entretenu, adolescent, avec les Algonquins. C'est en tout cas l'explication que fourniront les descendants d'Isaac chaque fois qu'on leur posera la question. Ils préciseront même le sens de ce prénom qui signifie quelque chose comme « le bruit que fait le vent dans le feuillage¹⁰ ».

Ménage heureux et fécond, les Singer auront encore quatre autres enfants : Washington, Paris, Isabelle-Blanche et Franklin. Comme toujours, les enfants issus des autres « portées » ne sont jamais bien loin : les plus jeunes vivent au Castle même, sans que cela semble troubler en rien Isabelle Singer, d'autres résident à quelques pâtés de maisons seulement, à Yonkers, ainsi que le montre le plan cadastral de 1868¹¹. Alors qu'il entre dans le dernier âge de sa vie, Isaac Merritt Singer vit ainsi en véritable patriarche, entouré d'une progéniture de vingt-deux enfants !

Épouse comblée par un mari richissime qu'elle appelle « Pappy¹² », on aura une idée de l'élévation de sentiments de la nouvelle « Madame Singer » à travers l'extrait d'une lettre qu'elle écrit à sa mère, Pamela Boyer, afin de lui donner des nouvelles de sa santé : « Me voilà, malheureusement, de nouveau en cloque¹³. »

On aimerait, pour compléter un aussi charmant tableau, disposer de photographies ou même d'une description de la décoration intérieure du Castle : quels goûts pouvaient avoir d'aussi

aimables ploutocrates que les Singer ? On peut s'en faire une idée assez juste grâce à un texte autobiographique de Boni de Castellane intitulé *Comment j'ai découvert l'Amérique*¹⁴. L'auteur, alors divorcé de sa richissime épouse américaine, y décrit l'intérieur de l'opulente maison de campagne que son beau-père, Jay Gould, le magnat des chemins de fer, possédait aux portes de New York, sur les bords de l'Hudson à la même époque :

Au-dessus d'une cheminée monumentale, supportée par deux cariatides en pâte, le magnifique portrait de la duchesse de Marlborough par Gainsborough, acheté pour un prix énorme chez un antiquaire de Londres. Dans le coin de la pièce, un escalier tournant recouvert de peaux d'ours blanches, brunes ou grises. Dans l'angle gauche, un piano doré représentant un monstre marin : la queue en forme de lyre dressée vers le plafond, les dents de la bête servant de touches.

Définitivement snobés par ceux de leurs contemporains qui jouissent de la même aisance, Mr and Mrs Singer prennent bientôt la décision de quitter les États-Unis pour revenir habiter Paris. Ils ont soin toutefois de n'emmener avec eux que les trois enfants auxquels Isabelle a pour l'instant donné naissance : Mortimer, Winnaretta et Washington. En 1867, on les retrouve tous les cinq, établis au 83 *bis*, boulevard Malesherbes¹⁵. Au soir de sa vie, quand, pressée d'écrire ses Mémoires¹⁶, elle consentira à rassembler ses souvenirs, c'est par cette installation dans le quartier de la plaine Monceau, et par une évocation du grand appartement familial, que Winnaretta choisira de commencer son récit.

NOTES

Notes du Chapitre premier, p. 11

1. Toutes les précisions sur la traversée transatlantique proviennent du Ballinstadt Auswanderermuseum de Hambourg.
2. Les précisions généalogiques liées à Adam Reisinger « Singer » ont été fournies par la Pittstown Historical Society.
3. Échange avec Jacques Cohen, le 12 août 2025.
4. Renseignements fournis par la Pittstown Historical Society.
5. Pittstown Historical Society.
6. Les détails liés à l'enfance et aux débuts d'Isaac Merritt Singer se trouvent résumés par l'intéressé dans une interview qu'il a donnée en 1856 à la revue *Atlas*, alors qu'il était déjà âgé de 52 ans. Voir Sharon Hughes, « Isaac Merritt Singer, a Womanizer Who Liberated Women », rapport de maîtrise d'histoire de l'art, Tyler, Tyler University of Texas, 2014.
7. *Ibid.*, p. 31-32.
8. *Ibid.*, p. 40-41.
9. *Ibid.*, p. 44.
10. *Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations (1855). Catalogue officiel publié par la commission impériale*, Paris, E. Panis éditeur (chapitre consacré à Isaac Singer).
11. Sharon Hughes, *op. cit.*, p. 45.
12. *Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations (1855)*, *op. cit.*
13. Sharon Hughes, *op. cit.*, p. 54.
14. *Ibid.*, p. 57.
15. *Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations (1855)*, *op. cit.*
16. *Ibid.*
17. Sharon Hughes, *op. cit.*, p. 118.
18. Michael de Cossart, *Une Américaine à Paris. La princesse Edmond de Polignac et son salon (1865-1943)*, trad. de l'anglais par Jean-Claude Eger, Paris, Plon, 1979.

19. *Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations (1855)*, *op. cit.*
20. John W. Klooster, *Icons of Invention. The Makers of the Modern World (from Gutenberg to Gates)*, Westport, Greenwood Press, 2009.
21. Edith Wharton, *Les Chemins parcourus*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Jean Pavans, Paris, Flammarion, 1995.

Notes du Chapitre II, p. 24

1. Sylvia Kahan, *Winnaretta Singer-Polignac. Princesse, mécène et musicienne*, Dijon, Les Presses du réel, 2018, p. 30.
2. Sharon Hughes, *op. cit.*, p. 112.
3. *Ibid.*, p. 78 et ss.
4. Archives municipales de Paris (état civil), cote 16D83, acte n° 761.
5. Acte de mariage d'Isabelle Singer, née Boyer, avec Victor Reubsaet en date du 8 janvier 1879.
6. Le caveau se trouve dans la division n° 1 du cimetière de Passy à Paris.
7. Voir article paru dans *L'Époque* en date du 23 août 1868.
8. *Ibid.*
9. *The Woodbridge Reporter & Wickham Market Gazette*, édition du 14 avril 1892 : « *She was originally a baker's shop girl in an establishment based [...] on the rue de Washington.* »
10. *The Palm Beach Post*, interview de Paris Singer, article du 6 mars 1920.
11. The Kingsbridge Historical Society Forum, « The industrial Era. Isaac Merritt Singer ».
12. Sharon Hughes, *op. cit.*, p. 121.
13. Sylvia Kahan, *op. cit.*, p. 33.
14. Boniface de Castellane, *Comment j'ai découvert l'Amérique*, Paris, Tallandier, « Texto », 2022, p. 108-109.
15. C'est l'adresse qui figure sur le testament d'Isaac Merritt Singer. Je remercie Jérôme Kagan de m'avoir fourni une copie de ce testament déposé chez notaire, à Paris, en juillet 1870.
16. « *Memoirs of the Late Princesse Edmond de Polignac* », in *Horizon. A Review of Literature and Art*, vol. XII, n° 68, août 1945, p. 110-141.